

fleuve Mackenzie et de traverser le grand lac de l'Ours, qui suivant ce que lui avait dit un Canadien, communiquait à l'est avec le fleuve Copper-Mine par quatre petits lacs et autant de portages; mais dans les conjonctures actuelles, ce plan ne pouvait s'effectuer, parce qu'on s'éloignerait trop des forts situés sur le grand lac de l'Esclave, pour recevoir, pendant l'hiver, les provisions de vivres et d'autres objets qui étaient absolument nécessaires à la poursuite du voyage, et pour se procurer les interprètes eskimaux que l'on attendait. Sans ces motifs que M. Franklin regardait comme prépondérans, il aurait préféré la route par le lac de l'Ours.

« Akaitcho et les guides, dit M. Franklin, nous ayant communiqué tous les renseignemens qu'ils possédaient sur les différens points auxquels nos questions avaient eu rapport; je lui passai ma médaille autour du cou, et les officiers en firent autant à son frère et aux deux guides, en leur annonçant que ces marques de distinction leur étaient données comme des témoignages de notre amitié et comme un gage de la sincérité de nos sentimens. Conférées en présence de tous les chasseurs, ces décorations flattèrent infiniment Akaitcho et les trois autres Indiens; toutefois ils s'étudièrent à ne pas laisser éclater leur joie, parce que cette manifestation n'aurait pas été

d'accord avec l'air de dignité que les chefs Indiens prennent durant une conférence. Toutefois ils nous assurèrent qu'ils étaient très-sensibles à ces preuves de notre estime, et qu'ils les garderaient soigneusement durant toute leur vie. Akaitcho montra infiniment de pénétration et d'intelligence pendant toute cette conversation qui nous donna une opinion très-favorable de son esprit. Il fit beaucoup de questions sur les deux vaisseaux expédiés sous le commandement du capitaine Parry, pour faire des découvertes; entreprise dont on lui avait parlé, et demanda pourquoi le passage n'avait pas été découvert depuis long-temps, s'il en existait un. Nous répondîmes avec la plus grande sincérité à toutes ses questions, ce que nous aurions fait par politique, quand même l'amour de la vérité ne nous l'aurait pas commandé; car lorsque ces sauvages découvrent la moindre fausseté dans les discours de ceux qui ont affaire à eux, ils en font le sujet de leurs reproches continuels, et leur confiance est perdue à jamais.

On fit des présens au chef, aux deux guides et aux sept chasseurs qui avaient promis d'accompagner l'expédition; le soir il y eut une danse de canadiens qui divertit beaucoup ces sauvages; Akaitcho, de son côté, fit exécuter une danse par ses jeunes gens. Pendant qu'on s'amusait ainsi, un accident fâcheux interrompit les divertissemens.

La tente de M. Franklin prit feu par des charbons ardents qu'on y avait placés pour chasser les cousins, elle fut entièrement consumée; Hepburn y dormait près d'une provision de poudre. Heureusement il s'éveilla assez à temps pour l'emporter, ainsi que le bagage, de sorte qu'il y eut peu de dégât. Comme on craignait les conséquences que ce désastre pourrait produire sur l'esprit léger des Indiens, on essaya de le leur cacher. Cependant Akaïtcho en fut bientôt informé par un de ses gens; il invita les Anglais à lui faire connaître tous les malheurs qui pourraient arriver. Il paraissait surtout affecté de ce que le drapeau avait été brûlé, mais on dissipa ses inquiétudes sur ce point, en l'assurant que ce dommage pouvait être aisément réparé. « Par l'avis de M. Wentzel, on recommença la danse, de crainte, dit M. Franklin, que les Indiens ne prissent la fantaisie de s'imaginer que nous l'avions cessée parce que nous regardions cet événement comme étant d'un augure fâcheux pour notre entreprise. »

Les Indiens partirent le 1^{er} août pour attendre les voyageurs à l'embouchure du Bagholo-Tessé. Ceux-ci firent alors leurs ballots, opération qui n'aurait pu s'effectuer en présence des sauvages, habitués à mendier tout ce qu'ils voyent. M. Franklin engagea un autre Canadien, de sorte que sa troupe consistait en vingt-huit personnes, en y

comprenant les officiers et trois femmes; il y avait aussi trois enfans. Les femmes devaient faire des habits et des souliers pour les hommes.

Les observations de M. Franklin placent le fort Providence à 62° 17' nord et 114° 9' ouest. C'est le comptoir le plus reculé au nord de ce côté: la compagnie du nord-ouest en a deux autres plus septentrionaux sur le fleuve Mackenzie. Le fort Providence a été construit pour faciliter les communications avec les Indiens qui apportent ordinairement une si forte quantité de chair de renne, que l'on peut en envoyer le surplus au comptoir situé dans le sud du lac dont on est éloigné de soixante-six milles. Les Indiens procurent aussi de la viande de bison et d'élan, mais ces animaux ne sont pas nombreux de ce côté du lac. On ne recueille pas beaucoup de pelletteries à ce poste; le poisson y est très-abondant et forme le fond de la nourriture des habitans. Le pays voisin est presque entièrement composé de granite grossier qui renferme fréquemment de grosses masses de feldspath rougeâtre. Ces rochers forment des montagnes qui, à un mille de distance du fort, atteignent à une élévation de 400 pieds; leur surface est généralement nue; il y a pourtant dans les vallées des sapins, des trembles, des bouleaux et quelques arbustes.

Le 2 août, les voyageurs se mirent en route;

indépendamment des trois grands canots, il y en avait un petit pour les femmes. Chacun était plein de courage et très-joyeux de ce qu'enfin l'on se dirigeait vers le fleuve Copper-Mine, et de ce que l'on allait parcourir un pays que nul Européen n'avait visité jusqu'alors.

On suivait la rive orientale du lac, en traversant des canaux formés par des îlots rocaillieux en avant d'une baie. A l'ouest de ce coin du lac, il y a une autre baie profonde qui reçoit les eaux d'une rivière communiquant avec le grand lac Marten, sur les bords duquel la compagnie du Nord-Ouest avait autrefois un poste. Les côtes orientales du grand lac de l'Esclave sont imparfaitement connues; aucun commerçant ne les a longées; les Indiens les décrivent d'une manière si peu satisfaisante, que l'on ne peut se faire une idée de leur étendue vers l'est; ils disent qu'à leur extrémité de ce côté, il existe par une suite de lacs, une communication avec une rivière peu profonde qui a son embouchure dans la mer; ils la nomment Thloui-Tessé: elle n'est navigable que pour leurs canots. La forme des côtes méridionales et occidentales est mieux connue, grâce à la relation de Mackenzie, et parce que les canots passent et repassent sans cesse de ces côtés, pour aller des comptoirs au fleuve qui porte le nom de ce voyageur; il est la seule issue con-

nue par laquelle l'immense quantité d'eau de ce lac qui reçoit tant de rivières du nord et du sud, s'écoule dans la mer. Comme il est très-profond, il gèle rarement avant la fin de novembre; la glace qui a ordinairement sept pieds d'épaisseur, ne se rompt que vers le milieu de juin, trois semaines plus tard que celle de la rivière de l'Esclave.

Le 3 on entra dans le Begholo-Tessé que les Européens ont nommé Rivière de la Pierre jaune. Akaitcho et ses chasseurs y attendaient M. Franklin, il s'y trouvait aussi plusieurs Indiens de sa tribu qui avaient l'intention d'accompagner les voyageurs à quelque distance. Tout le monde se mit en mouvement et bientôt une flotte de canots remonta la rivière. Les rapides et même les cataractes forcèrent à débarquer souvent et à faire de longs et difficiles trajets par terres. Ces portages fatiguèrent beaucoup les Canadiens; les indiens se tiraient d'affaire avec une agilité surprenante. Les hommes emportaient les canots, les femmes et les enfans se chargeaient des provisions et des vêtemens; à l'extrémité du portage, tout était prêt à rembarquer. Les Canadiens, au contraire, faisaient quatre voyages pour transporter la cargaison du canot.

Le soir, quand on faisait halte, dès que les tentes étaient dressées, les officiers se partageaient

avec les hommes de la troupe en plusieurs gardes. Cette précaution était bonne, non-seulement pour éviter d'être surpris par des étrangers, mais aussi pour prouver aux Indiens qui accompagnaient l'expédition, que l'on était constamment sur ses gardes. Akaïtcho qui faisait ses observations sur tout ce qu'il voyait, remarqua qu'il pourrait dormir sans inquiétude parmi les Eskimaux, parce qu'il s'apercevait qu'aucun ennemi ne prendrait les voyageurs à l'improviste.

On traversa un grand nombre de lacs; quoique l'on tendit assidûment les filets, il arrivait souvent que l'on ne prenait pas beaucoup de poisson. D'un autre côté, la provision de viande et de pémican s'épuisait, et la chasse n'était pas toujours heureuse. Les Canadiens firent entendre plus d'une fois des murmures.

Au nord du lac des Rennes, où l'on arriva le 11 août, le Begholo-Tessé n'est plus qu'un ruisseau insignifiant qui s'échappe du milieu de rochers élevés de 500 pieds au-dessus de l'eau. Cette rivière est trop fréquemment interrompue par des cascades et des rapides, pour qu'on puisse y naviguer avec des canots chargés de marchandises; sa source est par $64^{\circ} 1'$ nord et $113^{\circ} 36'$ ouest. Les Indiens ont coutume de laisser leurs canots au point septentrional du lac des Rennes, parce que la communication par eau avec leur territoire

de chasse est trop pénible. En montant sur les rochers voisins d'un petit lac qui communique par le Begholo-Tessé avec le lac des Rennes, et qui est plus septentrional, on découvre un pays agréablement diversifié par des collines et des vallées; douze lacs s'offrent à la vue de divers côtés; quelques pins croissent sur leurs bords; mais le pays est, en général, presque entièrement dénué de toute végétation; à l'exception de quelques arbustes et de lichens, il offre l'aspect de la stérilité: les collines sont de gneiss, leurs pentes sont couvertes de gravier.

On traversa une suite de lacs entre lesquels il fallait sans cesse recommencer à porter les canots quelquefois à une distance assez considérable. Enfin, le 19 août, on parvint, par un petit ruisseau coulant au nord-ouest, à un lac près duquel Akaïtcho proposa de passer l'hiver. On trouva l'emplacement bien choisi, sur une éminence près de la rive septentrionale d'une petite rivière qui, sortant d'un lac situé à l'ouest, coulait dans un autre au sud-ouest. Les environs étaient bien boisés; les pins s'élevaient à une hauteur qui surprit, d'après ceux que l'on avait vus les jours précédens.

La longueur totale des portages que l'on avait traversés depuis le départ du fort Providence, était de vingt-un milles et demi, et les Canadiens

devant traverser quatre fois chaque portage avec un poids de cent quatre-vingts livres, et retourner trois fois sans charge, ils avaient réellement parcouru de cette manière une longueur de cent cinquante milles. La distance totale depuis le fort Chipeouan était de 450 milles.

Le 20 les Canadiens furent partagés en deux détachemens; l'un coupait du bois pour bâtir une maison, l'autre allait à la recherche des animaux que les Indiens tuaient à la chasse. Akaitcho était parti d'un côté pour procurer des provisions; on le fit prier de revenir au plus tôt, afin de pouvoir partir sans délai pour le fleuve Copper-Mine. Dès le même soir, on apporta des rennes, et les femmes se mirent à faire sécher leur chair; la rivière et les lacs fournirent du poisson.

Il plut le 25, ce qui interrompit tous les travaux et les courses. Le lendemain le temps fut très-beau; on se remit à la besogne; mais le thermomètre ne s'éleva qu'à 4° 44' R., et avant minuit, il descendit à 0° 44'. On aperçut le 25, dans la matinée, des symptômes de l'hiver; la surface des étangs était gelée, des volées d'oies sauvages se dirigèrent au sud.

Akaitcho étant arrivé le 25, M. Franklin lui fit communiquer son intention de descendre le fleuve Copper-Mine; quel contre-temps! ce chef déclara que l'entreprise serait téméraire et dange-

reuse; le temps était froid, les feuilles des arbres tombaient, les oies avaient déjà volé au sud, l'hiver allait donc bientôt commencer. Il pensait que tous ceux qui feraient cette course perdraient la vie; c'est pourquoi il ne voulait ni marcher, ni permettre à aucun de ses gens de partir. Il ajouta qu'à une distance de onze jours de route, on ne trouverait pas de bois pour faire du feu, et que la mousse dont les Indiens font usage pour se chauffer, était trop humide pour pouvoir s'allumer. La descente du fleuve Copper-Mine devait prendre trente-quatre jours, et il en fallait employer six à parvenir sur ses bords; d'ailleurs on pouvait être arrêté par les glaces durant la lune prochaine; enfin il était probable que l'on souffrirait beaucoup du manque de vivres, puisque les rennes avaient déjà quitté la rivière.

On adressa des remontrances à Akaitcho qui les reçut fort mal; ensuite il se calma un peu, mais il persista dans son refus, et dit confidemment à M. Wentzel que puisqu'on négligeait ses avis, il devenait inutile qu'il restât davantage avec les Européens; et qu'ainsi son projet était de retourner au fort Providence avec ses chasseurs, après qu'il aurait recueilli assez de viande pour M. Franklin et ses compagnons. On peut juger de l'inquiétude que cette nouvelle répandit parmi ceux-ci. Plutôt que de se brouiller avec Akaitcho,

l'on prit le parti de renoncer au voyage à la mer pour cette saison. Cependant on convint que les deux midshipmen partiraient le plutôt possible avec un canot léger, pour connaître exactement la distance à laquelle on se trouvait du Copper-Mine et la grosseur de ce fleuve.

Akaïtcho, informé de cette résolution et des motifs qui l'avaient dictée, lui donna son approbation, et dit que deux de ses chasseurs accompagneraient les voyageurs pour leur servir de guides et leur procurer des provisions. Ils partirent, le 29 août, avec huit Canadiens, un interprète et un Indien.

De son côté, M. Franklin fit une excursion à pied, avec M. Richardson et l'Indien Keskarrah, vers les lacs qui communiquent avec le fleuve Copper-Mine. Il traversa des montagnes, et arriva le 12 septembre sur les bords du lac Point que cette rivière traverse. Le point auquel on parvint est par $65^{\circ} 9'$ nord et $111^{\circ} 57'$ ouest. Tout le canton était bien boisé. Le 13 il tomba de la neige, on retourna au camp par une route différente de celle que l'on avait suivie en venant : et on longea une chaîne de lacs plus à l'est. La neige tombait en abondance, la surface des eaux était déjà prise par la glace, les bouleaux étaient tellement imprégnés d'humidité, que l'on avait beaucoup de peine à faire du feu.

Les midshipmen étaient revenus de leur expédition. Le 1^{er} septembre ils avaient atteint les bords du lac Point, et, pendant quelques jours, avaient suivi ses rives qui s'étendent de l'est à l'ouest. Sa largeur varie d'un mille à trois, ses bras se dirigent de divers côtés. Les voyageurs s'étaient convaincus que déjà l'hiver ne permettait pas d'aller plus au nord.

La construction de la maison dans laquelle on devait passer l'hiver allait grand train, elle fut nommée fort *Entreprise*. L'on y entra le 6 octobre. Elle avait cinquante pieds de long, et vingt-quatre de large. Elle était partagée en trois parties. Dans l'une on faisait la cuisine, la seconde tenait lieu de salle, la troisième renfermait trois chambres à coucher. Elle était en madriers; les parois et le toit étaient revêtus de terre; des planches couvraient le sol; les ouvertures qui servaient de fenêtres étaient bouchées avec du parchemin de peau de renne. Les charpentiers firent des tables, des chaises et des lits, de sorte que l'on ne manqua pas des meubles les plus nécessaires.

Tous les environs abondaient en lichen dont les rennes font leur nourriture, de sorte que l'on avait journellement la facilité d'ajouter à la provision de viande. Ces animaux s'éloignent des bords de la mer en juillet et en août, fréquentent

les terrains nus pendant le mois d'octobre, et vont passer l'hiver dans les bois, ils retournent au nord à la fin d'avril. Les loups en font un grand carnage à l'époque de leurs migrations. Le temps étant devenu plus froid, les rennes allèrent plus au sud. A cette époque on avait en réserve une quantité suffisante de leur chair pour ne pas souffrir de leur départ.

Le 18 octobre M. Franklin expédia M. Back avec M. Wentzel, deux Canadiens et quatre Indiens au fort Providence. Ils devaient y prendre les arrangemens nécessaires pour le transport au fort Entreprise des marchandises que l'on attendait de Cumberland-House, et essayer d'en obtenir des comptoirs du lac de l'Esclave. Dans un cas de nécessité, M. Back devait aller jusqu'au fort Chipeouan. M. Franklin le chargea de ses dépêches pour le gouvernement britannique.

Vers la fin d'octobre, les Canadiens terminèrent une autre maison dans laquelle ils devaient demeurer. Elle avait trente-quatre pieds de long sur dix-huit de large; elle était partagée en deux pièces. Vis-à-vis de ce bâtiment était le magasin aux provisions. Ces deux maisons formaient, avec celle des officiers, les trois côtés d'un carré.

Le 26 Akaitcho, qui était allé chasser avec sa troupe, arriva au fort; le départ des rennes met-

tait une fin à leurs occupations. Ils restèrent jusqu'au 10 décembre. On leur remit alors des munitions pour retourner à la chasse, et ils partirent. Leur séjour avait causé une grande diminution dans les provisions; car, en y comprenant les femmes et les enfans, ils étaient au nombre de quarante.

Pendant le mois de décembre la température fut extrêmement rigoureuse; le thermomètre descendit une fois à 39° au dessous de zéro R., et ne s'éleva jamais à plus de 11° au dessous du même point. Le terme moyen fut de 25°. Durant ces froids intenses, l'atmosphère était généralement calme; les coupeurs de bois et les chasseurs vaquaient à leurs occupations accoutumées sans prendre des précautions extraordinaires, et n'en ressentaient pas de mauvais effets. Ils avaient des chemises de peau de renne, des mitaines de cuir doublées de laine, et des bonnets de peau; aucun d'eux ne se couvrait la figure, ni n'éprouvait la nécessité de le faire. Mais le froid causa beaucoup de dommage sous un autre rapport. Les arbres étaient gelés jusqu'au cœur, et aussi durs que de la pierre; chaque jour on brisait des haches; à la fin de décembre il n'en restait plus qu'une en bon état pour abattre les arbres, de sorte qu'on fut obligé de ne la confier qu'à un Canadien qui, étant charpentier de profession,

savait s'en servir assez adroitement pour qu'elle ne fût pas endommagée.

Dans la chambre des officiers, un thermomètre suspendu à seize pieds du feu, mais exposé directement à ses rayons, était quelquefois pendant le jour à 20° au dessous de zéro; un jour, avant d'allumer le feu, il était à 31°. Dans ces deux occasions, les deux chronomètres que M. Richardson et M. Hood tenaient constamment sous leur oreiller pendant la nuit, s'arrêtèrent pendant le temps qu'ils mirent à s'habiller.

L'eau du rapide situé au commencement de la rivière voisine du fort, ne cessa pas de couler pendant le temps le plus rigoureux. Seulement elle avait un peu diminué; sa température était à zéro; le soleil ne se montrait que pendant un temps très-court, et à cause de l'obliquité de ses rayons ne donnait que peu de chaleur. On ne le voyait pas avant onze heures, et il disparaissait à deux. On observa de belles aurores boréales; la lune, surtout, brillait de l'éclat le plus resplendissant, et souvent on l'apercevait pendant vingt-quatre heures de suite.

« Nous passions une grande partie de notre temps, dit M. Franklin, à écrire nos relations. Des journaux quotidiens et mensuels que nous avions reçus d'Angleterre avec des lettres, dont les dernières étaient du mois d'avril, étaient lus

et relus sans cesse, et fournissaient matière à la conversation pendant les repas; nous nous livrions alors à des conjectures sur les changemens que le monde pourrait éprouver pendant notre absence. Nous calculions avec la plus scrupuleuse exactitude, l'époque à laquelle les lettres devaient nous arriver. Quelquefois, nous allions voir travailler les bûcherons, ou bien nous faisons une promenade le long de la rivière.

« Le soir, nous visitons les Canadiens dans leurs maisons, et nous prenions part à leurs jeux qui se prolongeaient fort tard; en un mot, le temps ne nous paraissait pas trop long, car les occupations particulières de chaque officier, lui laissent moins de loisir qu'on ne pourrait le supposer. Je calculais de nouveau les observations faites pendant la route; M. Hood dressait les cartes; et dessinait les objets d'histoire naturelle, Chacun de nous notait à part, et avec la plus grande exactitude, ses remarques sur les aurores boréales. M. Richardson parvint à se procurer, de dessous la neige, des échantillons de la plupart des lichens du voisinage; et de connaître la minéralogie de tout le pays voisin.

« Le dimanche était un jour de repos pour tout le monde. Les coupeurs de bois faisaient le samedi la provision pour le lendemain. Tout le monde s'habillait de son mieux. On célébrait

régulièrement le service divin, les Canadiens y assistaient, et s'y comportaient d'une manière exemplaire, quoiqu'ils fussent tous catholiques romains et peu au fait de la langue dans laquelle on lisait l'office. Je regrettais beaucoup de n'avoir pas de livre de prières en français. On répétait toujours pour eux, dans cette langue l'oraison dominicale et le symbole des apôtres.

« Nous vivions presque entièrement de chair de renne. Deux fois la semaine, nous mangions du poisson, quelquefois on se régalaît avec de la farine, mais nous n'avions aucune espèce de nourriture végétale. Le dimanche matin, nous prenions une tasse de chocolat; notre plus grande friandise était le thé sans sucre, nous en buvions deux fois par jour.

« Nous faisons de la chandelle avec de la graisse de renne et des bandes de chemises de coton. Hepburn vint à bout de fabriquer du savon avec de la potasse, de la graisse et du sel. »

Le commencement de janvier 1821 fut marqué par une grande douceur dans la température : le thermomètre remonta même à 5° au dessous de zéro R. On fut surpris de voir une brume humide qui ressemblait à de la pluie; les Indiens en témoignèrent leur étonnement; ils déclarèrent que cet hiver était un des plus chauds qu'ils eussent éprouvé. Quelques-uns annoncèrent qu'il

avait plu dans les bois; vers la fin du mois, le thermomètre redescendit à 56° au dessous de zéro R.

Le 15 un détachement de sept hommes revint du fort Providence avec une provision de rum, de poudre, de balles, de tabac, et des vêtements. Ils avaient mis vingt-un jours à venir du lac de l'Esclave. Leur arrivée fit grand plaisir, on mit aussitôt les barils de rum en perce, et on en servit à toute la troupe, qui depuis long-temps, n'avait pas goûté de cette liqueur favorite. La plus forte même avait gelé, cependant après avoir été exposée quelque temps au feu, elle devenait fluide, mais de la consistance du miel.

On attendait deux interprètes Eskimaux qui étaient envoyés par le gouverneur du fort York; ils arrivèrent le 27 janvier avec M. Wentzel et un interprète indien. Ils se nommaient Tattanek (le ventre) et Heuouteurok (l'oreille). Les Anglais appelaient le premier Aout, et le second Juin : le premier parlait anglais.

M. Franklin avait fait partir au mois de février, un petit détachement pour aller chercher le reste des provisions au fort Providence; il revint le 5 mars. M. Back, qui était allé jusqu'au fort Chipouan, arriva le 17, ayant parcouru à pied, dans cette expédition, une distance de plus de 1000 milles. Il avait prodigieusement souffert de la faim et du froid.